

## Le cri des singes

Marion Bacci

---

Numéro 171, été 2021

Il faut être plus fort que soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bacci, M. (2021). Le cri des singes. *Moebius*, (171), 41–48.

# Le cri des singes

Marion Bacci

J'ouvre les yeux. L'ombre des stores est une paupière tremblante à la fenêtre illuminée. Le ballotement du train déséquilibre les têtes. Alexis dort derrière ses lunettes, la lèvre inférieure détendue et gonflée, luisante comme celle d'un enfant.

La main de mon père soutient son menton plissé. Entre eux, ma mère s'est assoupie, le dos droit contre la banquette, les joues décontractées. Juste à côté de moi, une Marocaine a rabaisé son voile sur le nez. La cabine s'ensommeille. Je les regarde, apaisés, silencieux, absents, parmi les vivants qui marchent autour de nous, dans les champs de céréales, sous les saules pleureurs, vers les bâtisses faites maisons aux parpaings dénudés, parfois les murs ont eu le temps d'être rouge et blanc. Les silhouettes s'aperçoivent une seconde, courbées, enfantines, chargées de sacs. Je ne sais pas quelle heure il est. Les fenêtres sont ouvertes. Je renais en T-shirt, loin de tout, près de tout, entourée et bienveillante. On avance, l'air devient chaud. Je sens l'huile d'argan et le sable.

Je redécouvre les mains de ma mère, posées sur ses genoux,  
qui sont tellement belles qu'on dirait des sculptures.

### Quartier Arset Ben Chebi, Marrakech

Cacophonie de klaxons d'où s'évapore la fumée des pots d'échappement, ramasser la poussière, écraser les gens, le taxi file à l'indienne au milieu d'Arabes gesticulants, sereins, chez eux. Nous sommes kidnappés par le crépuscule, tango sur les murs, fort dans les poitrines. Alexis découvre une portée de chiots sous une poubelle. Noël est estival au milieu du Riad, des visages que je connaissais surgissent des alcôves, le goût des choses est doux-amer, le poulet amande et le vin rouge, l'amitié ressuscitée, les cadeaux déseballés. Le sexe l'amour la famille sont parfois des étrangers, comme des pays. L'odeur de fleur d'oranger brûle sous la bougie, remonte les escaliers. Le ciel est inchangé, lui ne sent pas ce que je sens, ce qu'il manque, des belles douleurs d'en bas.

### Jardin Majorelle, rue Yves Saint-Laurent

Les palmiers font ciel, l'eau fait tableau. Le jardin est impressionniste, les formes des feuilles, des coups de pinceau. La peinture bleu roi étalée sur les murets nargue le bassin, miroir appliqué des cimes. Cactus, nymphéas, nénuphars, bambous, bougainvilliers se dressent en cathédrale végétale, une oasis en pleine ville qui oublie les voix et les moteurs. Mes parents marchent devant. Ils se retournent occasionnellement, vérifient que nous suivons,

c'est la seule chose que je veux faire. Nous nous asseyons. L'eau brûlante se déverse du bec de la théière qui s'éloigne puis se rapproche de la tasse, allongeant le filet fumant sans qu'une seule goutte nous atteigne. L'arôme de menthe fraîche et de sucre invite les lèvres, apaise l'instant. L'euphorie gamine de nos quatre corps attablés à une même table. L'événement. Un rassemblement inédit, survenant une vingtaine de fois par année. Coudes à coudes, ensemble enfin, partager du pain et n'importe quoi d'autre.

Les épices embaument les chats miaulent les bijoux chantent les théières fument les tapis pendent les poulets caquettent les voitures klaxonnent le soleil réchauffe les scooters dépassent la semoule s'éparpille le vent rafraîchit les rues s'entrecroisent les détours s'accumulent les mosquées résonnent les mains proposent les voix s'élèvent les chiens s'endorment les journées passent.

#### Quartier Bab Doukkala

J'aurais aimé réfléchir simplement, avoir des croix sur chaque tempe, médina de ma pensée qui tient entre remparts la maladie mélancolique. Je serais restée loin des grandes avenues aux magasins vitrés, d'Instagram et de l'hypocrisie. Marchant à pas lents dans les petites rues du quartier Bab Doukkala, je m'accoutumerais à l'odeur du mouvement, aux symphonies humaines et animales, à la désorganisation vivante de chair et de lutte, j'aurais eu peur de l'agitation de mes sens mais il y aurait moins de questions le soir. Je me serais habituée à permettre aux flammes de lécher mes jambes, au naturel de cette chaleur, à lire sans écrire,

à regarder sa peau tranquille sous le peignoir entrouvert, à ne rien dire, ensemble, attendre que fondent les mets dans mon ventre, à ne rien faire d'autre que d'écouter à l'aube le chant du muezzin traversant les fenêtres et toquer aux oreilles : tu es vivante parmi les vivants, la voix est belle, tu n'es rien.

### Vallée de l'Ourika, Haut Atlas

Un virage, perdre de vue la ville. Déglutir, zigzaguer, prendre de l'altitude, s'en aller, l'œsophage en feu, la gorge s'enfonce, égarer son attitude, ralentir.

La vallée de l'Ourika est sans repères. Je compte les chaises multicolores sur le bord de la rivière. La terre est ocre, les poteries se confondent en amoncellement dystopique, cohabitent l'artisanat et le sol. Avaler la route, regarder d'en bas, attendre le trou, tourner de l'intérieur. S'arrêter. Penser avec ses jambes.

Escalader la montagne, soulager le poulx qui voudrait dévaler les marches. Entendre le cri des singes, se calmer. Les retours sont des accalmies.

S'asseoir au soleil est alors paradisiaque. Avaler, avaler la viande et la chaleur, redevenir propriétaire de sa salive. Le large. Se comprendre et repartir.

En dessous des roues la route crépite, à chaque soubresaut ma tête cogne contre la vitre.

En dessous des crêtes enneigées, il y a une terrasse en béton d'où j'observe le dégradé, blanc, pourpre, vert, gris.

En dessous de la rambarde en fer torsadé, je vois le dindon glougloutant sur son sac de plastique, et la mère, enroulée dans sa robe, remonter sur son dos une bouteille de gaz.

En dessous du village berbère, il y a un sentier emprunté par un couple qui se dispute. Il lui serre la main, elle se retourne, je vois la silhouette de leur visage se rapprocher.

En dessous du tajine en terre cuite, il y a d'abord de la fumée, puis une odeur, puis les couleurs safranées des pommes de terre sur la semoule.

En dessous du bas-côté, il y a une rivière invisible sous l'herbe grasse qui s'en nourrit. Je passe à côté d'un âne qui, quand je le touche, s'ébroue d'une poussière dorée.

En dessous de la vallée, il y a au loin les lumières électrisées de Marrakech qui clignent, irrégulières, dans le mirage du crépuscule.

En dessous des tapis suspendus, je crie contre mon père qui triche aux cartes, je ris avec ma mère, je contemple Alexis.

En dessous des étoiles qui nous rapprochent le ciel du cœur, je m'assieds sur Alexis dans le jardin nocturne et je l'entends dire : « Je suis bien. »

## Médina, cœur historique de Marrakech

C'est l'avant-dernier jour. Le labyrinthe des souks est inextricable. Nous montons au-dessus des commerces pour manger, la terrasse est irréelle. À l'ombre du parasol en paille, nous sommes sur le toit du monde. Derrière le linge qui sèche se dressent la Koutoubia, puis la palmeraie et l'horizon bleuté qui disparaît. Un léger vent chatouille nos chevilles. Les parfums de fleurs écrasées du marché nous parviennent, la voix des marchands est sourde. Nous faisons tourner les plats, pour que chacun goûte les boules de kefta à la tomate, le couscous royal, la pastilla à la cannelle et le tajine de mouton. Je m'accroche à ma chaise. Je ne veux pas redescendre. Mon père est le premier à se lever, comme d'habitude. Nous le suivons jusqu'à la place Jemaâ El-fna.

L'endroit a d'abord été un bruit. De l'étroitesse des ruelles, l'horizon s'est soudain élargi. Je suis Alexis, qui dépasse tout le monde d'une tête, phare blanc dans le capharnaüm de la place. Établis de fruits, de cacahuètes salées et de pistaches, de chaussures, de bijoux ou de sacs posés par terre ou sur des tables en plastique, ambiance apocalyptique, dernier jour de l'année qui explose d'objets et de gens. Des singes savants enchaînés suivent leurs maîtres. Je croise le regard de l'un d'entre eux, yeux jaunes cerclés de noir, paupières roses, expression grave qui me talonne. Le tourbillon m'entraîne, un danseur gnaoua nous demande de payer parce qu'on l'a filmé, je nous sens comme des voleurs d'âme, sous certaines tentes il y a des charmeurs de serpents. Leurs flûtes ont un son assourdissant, comme une alarme. Contre quoi nous préviennent-ils ? Un cobra est posé sur l'épaule de mon père qui sourit, je l'observe le plus longtemps possible, demain

à la même heure nous serons à 10 000 km de distance l'un de l'autre, cette place est incroyable, j'ai envie de vomir, je râle, je ne peux pas m'empêcher de vouloir partir même si je ne veux pas partir. Les sabots des chevaux à calèche tapent le sol, comme pour compter les secondes.

Restaurant Umayya, boulevard de la corniche  
du phare El Hank, Casablanca

Les klaxons de l'avenue remontent à mes fenêtres panoramiques, je vois Casablanca distinctement, la magistrale mosquée Hassan II, la mer noire, les lumières des phares en contrebas qui soulignent les feuilles pendantes des palmiers. Nous partons au restaurant.

Nous sommes assis sur des sièges aux tissus tropicaux, derrière moi d'immenses baies vitrées nous séparent du ressac de l'eau qui se casse sur les rochers. Quelques projecteurs extirpent à l'obscurité de la mer des reflets artificiels. À vingt-deux heures, le restaurant commence à se remplir. Il y a des chapeaux à paillettes sur chaque fauteuil et des ballons dorés tapotant le plafond. La musique retentit, coup de tonnerre, coup de départ, on s'entend à peine, les attablés se mettent à fumer de tout côté, ça pue le cigare et le narguilé, on ne s'écoute plus, on ne se voit plus, on se prend les mains de temps en temps. Les plats s'enchaînent, myriade de saveurs, je ne peux plus manger à la fin du deuxième service. Des danseuses du ventre circulent entre les tables, l'ambiance est survoltée, des hommes se lèvent, ça cogne entre mes tempes. Je repense à ma mère



que j'ai enlacée en pleurant juste avant de venir ici. Ses iris océan qui se froissent lorsqu'elle a mal, son cou sur mon épaule qui tremble, puis sa manière de me serrer la main et de me dire qu'il faut y aller, profiter de cette ultime soirée, nous aimer comme nous savons le faire, en concentré, en essence.

Je distingue l'effervescence du dernier jour de l'année, le nouvel adieu à mes parents, la fébrilité du voyage en avion qui approche, l'irréversibilité de certains choix, la liberté d'en faire d'autres.

Je suis aveugle, je suis clairvoyante, je n'ai pas la solution à la perte, au manque, au temps qui passe. Je me contente de rire, une bière à la main, juste après le désespoir. Et je tiens ainsi la preuve que les larmes redescendent, que ma gorge se dénoue, que célébrer la vie est possible lorsqu'elle joue avec la patience et le chagrin. Je pars, je fous le camp, je ne veux plus « avoir à faire », je reviens sans mon passé, il n'est jamais trop tard, les endroits changent d'idéalisation.

*Cinq.* Je vais bientôt partir. Je vais bientôt revenir. Les deux à la fois. *Quatre.* Renverser la boule, me faire tomber de l'autre côté. Oublier les bleus sur mon cœur, serrer une main. *Trois.* Faire face. À ma chance. À ma charge. À mes choix. *Deux.* À cette liberté que j'embrasse et qui me serre. J'aime, je respire, je défailis. *Un.* Les pétards retentissent, la foule se lève. Les corps suspendus les uns aux autres se dévisagent, attendent de se prendre. Je vais une dernière fois abolir l'espace entre nous.

Bonne année.